

**RAPPORT DE CORRECTION**  
**DE DISSERTATION PHILOSOPHIQUE**  
**Programme ENS B/L**  
**Conception HEC Paris**  
**CONCOURS 2020**

Si les sujets malmènent celles et ceux qui les affrontent, du moins le temps de l'épreuve, on peut s'attendre, assez légitimement, à une riposte dont l'ambition serait de malmener le sujet, ce serait de bonne guerre. Cette riposte a-t-elle lieu? Le sentiment du correcteur, après sa lecture des copies, est qu'une telle riposte ne vient jamais. Il convient donc d'en dire un mot.

Traiter un sujet, le traiter vraiment, l'affronter, s'y confronter, s'expliquer avec, c'est nécessairement le maltraiter, c'est-à-dire le malmener. En faire usage. Puisque le sujet nous questionne, nous n'avons d'autres ressources que de le questionner à notre tour. C'est pourquoi traiter un sujet et le malmener, c'est une seule et même chose.

La lecture des copies ne donne jamais ce sentiment, l'atmosphère y est profondément paisible. Pourtant, comment traiter paisiblement un sujet, et particulièrement celui de cette année - « Théorie et pratique » - ? Donner un sujet c'est toujours, plus ou moins, lancer un pavé dans la mare, c'est suggérer que l'insouciance ne sera pas de mise.

La difficulté du sujet tenait à son ambition, à son étendue, car c'est toute la philosophie qui était présente, et tout au long de sa très longue histoire. Une telle « donne » donnait aussitôt, et par là-même, des droits à celles et ceux qui étaient priés de s'en emparer; des droits et pas seulement des devoirs. Le correcteur a bien aperçu les devoirs, beaucoup moins les droits.

C'est pourtant la tâche de l'introduction que de chercher à équilibrer ces droits et ces devoirs, les provocations et les ripostes. Dans le jargon scolaire cela s'appelle devoir traiter le sujet à partir d'un droit imprescriptible, le droit de proposer librement une problématique. Une problématique c'est une riposte à un sujet.

On peut ne pas se sentir pleinement chez soi en découvrant un sujet, ce dépaysement ne peut être cependant que momentané, le temps d'une introduction.

Le sujet s'inscrit nécessairement dans une tradition de problèmes, tradition qui fait l'objet d'un enseignement.

Il est même permis de ne pas s'interdire l'humour, c'est-à-dire de ne pas s'interdire une approche non traditionnelle de la tradition. Ainsi, l'aphorisme de Yogi Berra, qui fût en son temps un grand joueur de baseball aux Yankees de New-York, - « En théorie, il n'y a pas de différence entre la théorie et la pratique. Mais en pratique, il y en a une. » - pouvait faire office de tremplin pour la réflexion. C'était la possibilité d'un point de départ.

Que font les copies?

Elles prennent les termes du sujet pour aussitôt en proposer une traduction (connaissance et action par exemple), parfois pour les définir. Les copies se précipitent trop rapidement vers une tâche analytique, qui a ses indiscutables mérites, ce qui entraîne une courte avalanche de définitions.

Ces définitions proposées ignorent, par la suite, la salutaire pratique de la définition rectifiée. En somme, les copies attendent d'un vague moment sémantique la mise à jour d'un paysage de problèmes. Autant demander à un dictionnaire de nous livrer tous les secrets de la philosophie! Les définitions sont, certes, de précieux auxiliaires, mais elles ne sont que des auxiliaires.

Les problèmes, dont les philosophes nous entretiennent, inlassablement, ont besoin de notre aide pour les réveiller, pour les susciter, pour les ressusciter.

La tâche est considérable, on ne peut cependant espérer en faire l'économie.

S'emparer d'un sujet, et d'un sujet aussi intimidant que « Théorie et pratique », c'est donc se livrer à un travail d'explorateur où l'obscurité est de rigueur.

Une telle exploration rencontrera toujours l'indulgence et la bienveillance du correcteur, parfaitement conscient de la difficulté d'une telle activité. La récompense sera à la hauteur de la prise de risque, il faut en avoir l'assurance.

Comme le correcteur est un farouche ennemi des bêtisiers, et qu'il n'entend pas proposer un modèle qui n'existe nulle part, on s'en tiendra à quelques remarques.

Une réflexion sur « Théorie et pratique » pouvait difficilement ne pas croiser sur son chemin la figure du théoricien. Que veut dire « faire » de la théorie? Qu'est-ce donc qu'aimer la théorie? Qu'est-ce qu'un bon théoricien? Et qu'est-ce qu'un mauvais théoricien?

Pourquoi, chez certains, cette détestation pour la théorie, ce que Platon appelait misologie?

On pouvait s'attendre à des enquêtes sur les éventuelles différences entre les lieux d'accueil des théories. Une théorie en mathématiques est-ce la même chose qu'une théorie en physique?

Et en économie? Et en histoire? Et en droit? Etc.

Pourquoi les philosophes proposent-ils plutôt des doctrines que des théories? Autant de questions qui hantèrent peu les copies!

Si maintenant nous nous tournons vers la pratique, on pouvait penser que le paysage s'élargirait davantage. On s'attendait à croiser la silhouette du praticien, des praticiens, et ils

sont nombreux! Une réflexion sur l'art, sur la pluralité des arts, sur la spécificité des corps (l'importance de la main en lieu et place du regard) , devenait chose inévitable.

Ce sont ces ouvertures, ces aérations, que le correcteur s'attendait à voir surgir, en vain. Il faut cependant signaler l'absence la plus remarquable, de très loin.

La conjonction de coordination, le modeste « et », a brillé par son absence.

Théorie et pratique, cela ne veut pas dire théorie plus pratique! Il ne s'agit pas d'une addition! Le concepteur n'a pas donné comme sujet « La théorie » avec une instruction « si vous avez le temps dites-nous aussi un mot de la pratique ».

En proposant de réfléchir sur « théorie et pratique », on donne à réfléchir sur un lien, qui les unit. On invite à réfléchir sur les modalités de ce lien. Or ce lien est profondément immergé dans l'histoire, il a une histoire. L'histoire, et pas seulement l'histoire de la philosophie, n'a cessé de faire bouger ce lien, parfois en le resserrant, parfois en le desserrant.

Dans la philosophie grecque, par exemple, il existe une doctrine qui sépare les existences en vies distinctes. La théorie (la contemplation) c'est d'abord une façon de vivre, avant d'être une façon de penser. C'est une vie pleine et entière. La pratique nous tourne vers une toute autre forme de vie, que la vie politique illustre avec éclat. Enfin il existe une autre forme de vie, plus terre à terre, où la dimension économique domine. Bien sûr, les frontières entre ces vies sont loin d'être étanches, elles ont même une porosité essentielle. Ainsi, Xenophon, dans les Mémoires, fait parler Socrate qui exhorte « l'homme de condition libre, et qui est tombé dans la misère, à ne pas rougir d'exercer un métier pour gagner sa vie ». Ces vies sont différentes « en théorie », mais en théorie seulement.

« En pratique », l'histoire se charge de brouiller les pistes et de rendre les classifications impossibles. L'histoire opère des liens que la raison ignore.

Les pratiques humaines sont de plus en plus encombrées de théories, et les théoriciens sont de plus en plus des praticiens dont la tâche première, bien que non primitive, est de trouver des sources de financement pour leurs activités.

Un art peut-il être pur de toute théorie? Certainement pas! Et une technique? Où passent les frontières entre théorie et pratique?

Ces questions sont inévitables, et ce sont des questions ouvertes. Une poignée de copies illustre cette ouverture, et de belle manière!

Le correcteur est pourtant intimement persuadé qu'il est possible d'obtenir d'excellentes copies en grand nombre, quitte à rendre sa tâche de correcteur hautement délicate. Il fera face!

Pour cela il ne faut pas hésiter à exercer ses droits de questionneur, ce qui revient à malmener le sujet, indiscutablement